

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°94



John W. Campbell : façonneur d'âge d'or

- Laurent Queyssi et les aventures de Flip-Flop
- La chose, selon Sam J. Miller
- Les Ingénieurs Cosmiques de Michael Rheyss

Sommaire

► Interstyles

- Les Choses à barbe 6
Sam J. MILLER
- Les Nouvelles aventures de Flip-Flop 20
Laurent QUEYSSI
- Le Triangle de Lavrentiev 38
Michael RHEYSS
- Le Ciel est mort 54
John W. CAMPBELL

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 82
- Le coin des revues,
par Thomas Day 114
- Paroles d'illustrateur : Philippe Gady
par Erwann Perchoc 116

AU TRAVERS DU PRISME : JOHN WOOD CAMPBELL, JR.

- John W. Campbell : le tuteur,
par Francis Valéry 120
- À propos de John W. Campbell,
par Theodore Sturgeon 148
- La science de l'écriture de science-fiction,
par John W. Campbell 152
- Le ciel est mort... ou presque,
par Philippe Boulter 158
- La chose en soi : trois visions d'une paranoïa antarctique,
par Thomas Day 162
- Homme de lettres,
par John W. Campbell 169
- Bibliographie des œuvres de John W. Campbell,
par Alain Sprauel 180

SCIENTIFICTION

- Photografiction :
la photographie dans les littératures de l'imaginaire,
par Frédéric Landragin & Roland Lehoucq 184

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Normes : pour quelques news de plus,
par Org 194

Editorial

Ce 94^e numéro de *Bifrost* marque les vingt-trois années d'existence de la revue.

Autant dire que l'auteur de ces lignes prend un sacré coup de bambou à ce simple énoncé... Or, 94 numéros, bien rangés dans une bibliothèque, pour peu qu'on y ajoute nos trois hors-séries (sur Moorcock, Jack Vance et la BD), c'est un mètre de linéaire. Pile ou quasi. Vingt-trois années de publication égale un mètre de revue. Pas grand-chose, en somme. À observer ce mètre, cette centaine de bouquins proprement alignés, on remarque deux trucs. D'abord que les dos noirs des dix premiers numéros résistent pas mal au temps. Mieux que certains autres, en tout cas, dont la couleur est un poil passée.

Et puis il y a ce numéro 18, qui tranche sur le gros premier tiers de ce mètre bifrostien. Parce qu'il est jaune. Un jaune encore bien pétant, le seul *Bifrost* à avoir jamais eu un dos de cette couleur. Et puis parce qu'on y devine un bandeau. Le tout premier bandeau pour *Bifrost*, tout jaune lui aussi, qui clame en grosses lettres noires, par dessus la couverture signée Olivier Ledroit : « Spécial K. Dick » (une bande dotée d'un code barre erroné ; d'aucuns par ici en ont encore des suées rétrospectives...). La révolution copernicienne initiale de *Bifrost* est à chercher dans le numéro 8, opus qui accueille à son sommaire le premier auteur non francophone dans l'histoire de la revue (Stephen Baxter, en l'espèce). Mais la deuxième révolution, c'est bien dans cette 18^e livraison qu'on la trouve. Ce numéro 18 est en effet le premier à proposer un dossier — et un dossier comme on l'entend en Bifrosty, à savoir un gros machin charpenté, argumenté, totalisant ou presque. De ce jour, la revue a pivoté sur son axe, accordant une moindre place à l'actualité, se recentrant sur la littérature, et assumant pleinement une ambition encyclopédique. Considérés dans leur ensemble, les dossiers bifrostiens constituent une carte, celle des littératures de genre, bien entendu, avec ses pays, ses régions, ses métropoles et ses sous-préfectures, ses fleuves, ses lacs, ses océans. Mais aussi ses interactions, ses grands flux, ses gisements, sa politique, en quelque sorte. De fait, à bien y réfléchir, davantage qu'une carte, il serait sans doute ici plus juste de parler d'atlas.

Si nous voulions filer la métaphore géographique, la figure historique et littéraire que nous abordons dans la présente livraison serait sans conteste un glacier. Le plus grand de tous, une montagne en marche, irrésistible, qui arase et façonne, détruit pour rebâtir, et duquel naissent un millier de rivières qui à leur tour façonnent, érodent, dessinent... Oui, John Wood Campbell, Jr. est le glacier de la SF moderne, une force qui, bien après sa disparition, pèse toujours énormément dans l'aspect actuel de l'environnement littéraire qui nous occupe.

En 1910, Campbell naît dans une Amérique qui est encore celle des pionniers, un pays sauvage au poids international secondaire. Lorsqu'il ferme les yeux pour la dernière fois, le 11 juillet 1971, l'Amérique nixonienne règne sur le monde. Elle a gagné deux Guerres mondiales, domestiqué l'atome et planté son drapeau sur la Lune (elle perdra bientôt le conflit vietnamien, et le Watergate achèvera de consacrer le temps du désenchantement, mais de toute cela, il n'est point encore question). Campbell est à l'image de son Amérique. Conquérant. Sûr de lui. Arrogant. Interventionniste. Impérialiste. Mais aussi bouillonnant d'idées. Animé par une énergie de tous les instants.

Traversé par une foi inébranlable dans des lendemains glorieux. Nous sommes en 1937. Il a 27 ans, et il publie des nouvelles depuis tout juste sept années (surtout dans *Amazing Stories*). Or, sous le pseudonyme de Don A. Stuart, sa réputation d'auteur est déjà considérable. L'année suivante, il fera paraître « *La Chose d'un autre monde* » (« *Who Goes There ?* »), que John Carpenter popularisera dans le monde entier

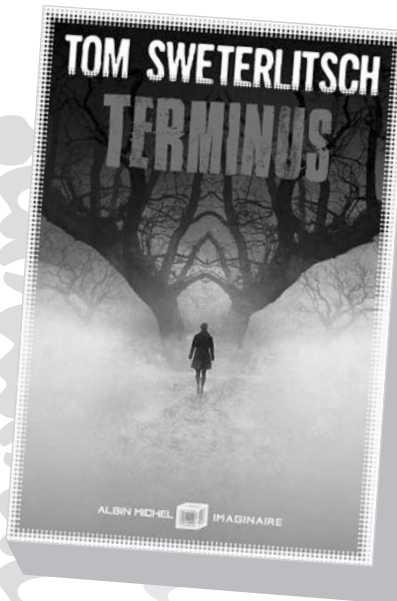
via *The Thing*, sa seconde adaptation cinématographique, et qui l'installera définitivement au zénith du panthéon de la SF. Et pourtant, sa carrière d'auteur est déjà terminée — ou presque. En effet, c'est en tant qu'éditeur, et sous son véritable nom, que Campbell donnera sa pleine mesure. En quelques mois, à la tête d'*Astounding Science Fiction*, ce jeune trentenaire va découvrir les plus grands : van Vogt, Asimov, Heinlein, Sturgeon, sans oublier de créer *Unknown* (mars 1939), le pendant fantastique et *fantasy* d'*Astounding*, un pulp qui jouera un rôle considérable dans l'avènement de la *fantasy* moderne. Ainsi nos littératures connaîtront-elles ce qu'on considère aujourd'hui comme leur Âge d'or, une grosse décennie au cours de laquelle, entre *Astounding* et *Unknown*, Campbell publiera tous les textes et cycles majeurs du domaine : celui des « Épées » de Leiber, « L'Histoire du Futur » d'Heinlein, le *Demain les chiens* de Simak, « Les Robots » d'Asimov, ou encore *Le Monde des Â* de van Vogt. Rien moins qu'une révolution, portée par un Campbell incandescent dont Isaac Asimov compare les effets à ceux de l'arrivée du parlant au cinéma dans les années 20, allant même jusqu'à évoquer un carnage à l'encontre des auteurs « old school » incapables de se réinventer... Campbell restera à la tête d'*Astounding* — rebaptisé *Analog* en 1960 — jusqu'à son décès. Autoritaire, exigeant, traversé d'idées aussi bien avant-gardistes que réactionnaires, bientôt fasciné par les pseudosciences et la parapsychologie, il perdra une part de sa prééminence dans les années 50 et 60, et finira même par se brouiller avec certains de ses plus fidèles auteurs (on pense ici à Robert Heinlein). Sans oublier, encore moins minimiser, l'épisode de la Dianétique, dont de récentes études montrent combien il fut impliqué, au côté de son auteur et ami L. R. Hubbard, dans l'élaboration des principes sur lesquels se constitua le phénomène sectaire mondial de l'église de Scientologie. Ce qui ne l'empêchera pas de publier le *Dune* de Frank Herbert dans les pages d'*Analog*, entre 1963 et 1965, entre autres faits d'armes éditoriaux de fin de carrière...

Un personnage complexe, en somme, et une carrière éditoriale prodigieuse ; à tout point de vue, John Campbell fut hors normes. Au regard de l'étrange entreprise cartographique que dessine *Bifrost* au fil de ses livraisons, nous ne pouvions bien entendu faire l'impasse sur semblable phénomène géologique. Voici donc l'ultime centimètre de notre mètre linéaire de revue. Un seul petit centimètre. Certes. Mais quel centimètre !

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **TERMINUS** de Tom Sweterlitsch, la nouvelle trouvaille du label Albin Michel Imaginaire, un roman qui vous fera voyager dans le temps pour en ramener la fin du monde...



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°95 ; je reçois gratos **Terminus**, de Tom Weterlitsch, parce que la fin du monde, même pas peur ! Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, je pleure des larmes de sang depuis trop longtemps. Aussi je m'abonne à compter du n°95, je reçois gratos **Terminus**, de Tom Weterlitsch, un livre qu'il est gros, un livre qu'il est beau (même si l'auteur a un nom imprononçable). Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, je me mine le crâne à l'hydromel !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°95, le 11 juillet 2019.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*John Campbell, Jr
Sam J. Miller
Laurent Queyssi
Michael Rheyss*

.....

Sam J. MILLER

Fils et petit-fils de boucher, lui-même formé au noble art de la boucherie, Sam J. Miller est aujourd'hui... végétarien. Comme il se doit. Par ailleurs, s'il a grandi à Hudson, un trou perdu au milieu de nulle part (c'est lui qui le dit), il vit aujourd'hui à New York. Il s'y est marié, y dessine (des dinos) et y fait de la photo. À l'instar de quantité d'auteurs américains de SF et de fantasy, il est passé sous les fourches caudines du Clarion Workshop, célèbre atelier d'écriture fondé en 1972 par Robin Scott Wilson (à l'initiative de Damon Knight et Kate Wilhelm), avec comme professeurs Holly Black, Cassandra Clare et un certain Ted Chiang. Sa première nouvelle est parue en 2008 (il en a depuis publié près d'une trentaine), son premier roman, **The Art of Starving**, en 2017 (paru dans une collection pour ado, il est lauréat de l'Andre Norton Award). **Blackfish City**, publié en 2018, est sorti en France chez Albin Michel Imaginaire en janvier dernier sous le titre **La Cité de l'orque** (cf. critique de Laurent Leleu, un poil plus loin dans nos pages). À l'heure où nous rédigeons ces lignes, le bouquin figure dans la « short list » du prix Nebula. Le troisième roman de l'auteur (et son deuxième « Young adult », donc), **Destroy All Monsters**, paraîtra aux États-Unis chez HarperTeen en juin prochain. Si on en croit notre ami Sam, quand il n'essaye pas de bousiller le système à grands coups de récits subversifs, il essaye de bousiller le système en incitant les plus défavorisés à s'organiser afin de lutter collectivement pour leurs droits sociaux et civiques, et ce depuis plus de 13 ans, au sein de l'association Picture the Homeless. Gageons qu'avec un type comme Donald Trump aux manettes, il ne doit pas manquer de boulot...

Dossier John Campbell oblige, « Les Choses à barbe » propose une suite à The Thing, le film de John Carpenter, et donc, somme toute, à la novela « La Bête d'un autre monde » (aka « Who Goes There »). Un texte assez stupéfiant où Miller réalise une prouesse inédite : lier le récit campbellien à la problématique du sida, de la « gaytude » et de la condition des Noirs outre-Atlantique. Rien que ça. « La vie travaillait dur pour s'interposer entre sa voie et lui », y affirme l'auteur ci-après. Tu m'étonnes...

Pour le reste, si vous souhaitez lire gratos du Sam J. Miller, sachez que son éditeur français (Albin Michel, donc) propose sur son site la nouvelle « Le Vêlage » (traduite par Anne-Sylvie Homassel). Quant aux petits curieux désireux de voir à quoi ressemble la bête, on nous murmure qu'elle pourrait bien faire la découverte de notre merveilleux pays à l'occasion des prochaines Imaginales, du 23 au 26 mai... Qu'on se le dise !

Les Choses à barbe



MACREADY, de retour au McDonald, tient entre ses mains son café dont il inhale la vapeur en se demandant encore s'il ne dort pas, s'il ne rêve pas dans les ruines de McMurdo enfouies sous la neige, balayées par le vent. L'été 1983, doux, lui paraît tropical, et la 125^e Rue une belle oasis illuminée par le soleil. Il desserre le cordon qui maintient son chapeau de cowboy — ici, aucun besoin d'un déguisement. La foule défile derrière la vitre : des gens qui entrent et sortent du métro, courent prendre le bus, font des affaires, se pelotent, s'insultent. Son soupçon d'être en train de rêver se renforce. À passer du temps dans l'enfer glacé de l'Antarctique, le corps finit par croire que l'absence de vie constitue l'état naturel de l'univers... ce qui, quand on songe aux froides infinités de l'espace, n'est sans doute pas loin de la vérité.

« Paraît que t'es mort, mec », dit une voix douce et rude. McReady se lève et reçoit l'étreinte farouche qui ne manque jamais de lui tirer des larmes de par le sentiment de sécurité qu'elle lui inspire. Lorsqu'il recule d'un pas pour regarder l'arrivant droit dans les yeux, toutefois, il le trouve différent. Il le trouve changé. Durant son absence, Hugh est devenu quelqu'un d'autre.

« T'as pas trop l'air en forme non plus. »

Ils s'assoient, et Hugh s'empare du café qui l'attendait.

« Depuis quelques semaines, je me sens un peu claqué. » Un euphémisme, apparemment. Malgré les nombreux mois que MacReady vient de passer en Antarctique, comment la peau noire de son ami a-t-elle pu se rider, et sa barbe et ses cheveux blanchir ? « C'est rien, une saloperie dans l'air. »

Ils se prennent par les mains sous la table.

« Tu es toujours d'enfer, chuchote-t-il.

– Arrête. Tu avais de quoi chauffer ton lit, là-bas. »

MacReady se rappelle Childs, le mécanicien, ses mains fortes, grasses d'avoir bossé sur l'autoneige, laissant des empreintes sur son dos, ses hanches. Il se rappelle ses dents lui mordillant la nuque.

« Bien sûr, mais c'est de l'histoire ancienne.

– Tu portes toujours ton chapeau de cowboy ridicule, lui reproche Hugh. Et je parie que tu avais des filles à poil plein les murs de ta chambre, par-dessus le marché. »

Il lui lâche les mains. « Et alors ? On fait tous semblant d'être ce qu'on a besoin.



– Faux. On n'a pas tous ce luxe. » Un doigt dessine un cercle sur la peau noire de son avant-bras.

Ils sirotent leurs jus. Le café du McDonald n'est pas bon, mais il est honnête. Franc du collier.

Childs et lui ; lui et Childs. Il ne garde presque aucun souvenir des derniers jours à McMurdo. Il se rappelle avoir fait décoller l'hélicoptère, alors qu'une tempête s'annonçait, une histoire de chien... et puis plus rien. Il s'est réveillé à bord d'un ravitailleur américain devant deux marins aussi perplexes que lui. Tout autour d'eux, des habits déchiquetés, un bureau métallique plié en deux et poussé au fond de la pièce, des éclats de verre, des papiers calcinés. Personne n'avait la moindre idée de ce qu'il venait de se passer. Plus tard, en consultant le dossier, il a appris que la mission du printemps a trouvé le camp ravagé par le feu, ses occupants morts et réduits en morceaux bizarres, hormis deux beaux cadavres gelés, intacts, à l'orée de la base ; on les a ramenés, identifiés, on a posté les lettres de condoléances, et puis les corps ont dégelé, sans doute par accident... Non, impossible. Ce cadavre gelé, ça ne pouvait pas être lui.

« Tes types ont encore besoin de moi ? demande-t-il.

– Plus que jamais. Partout, la police se déchaîne. Ces six derniers mois, elle nous en a tué huit. Et pas un flic inculpé. Toujours partant ?

– Bien sûr.

– Réunion dans quinze jours. Tu ne crains pas de titiller le système ? Parce que c'est ça qu'on a prévu. Ils ne risquent pas d'apprécier. Ils vont riposter, et pas pour rire. »

MacReady hoche la tête. Il sourit. Le voilà rentré et on a besoin de lui. Du rebelle. « Allons chez toi. »

Quand MacReady n'existe plus en tant que MacReady, ou qu'il n'existe plus du tout, il ne s'en souvient jamais par la suite. Les failles dans sa mémoire ne sont ni des erreurs, ni des accidents. La chose qui porte ses fringues, son corps, son chapeau de cowboy, ne veut pas qu'il soit au courant de sa présence. Donc, dès l'instant où le marin du ravitailleur a découvert un bonhomme jusqu'alors congelé en train de se redresser sur son séant — regardé son visage se fendre par le milieu, vu un nid grouillant de tentacules filer vers lui, hurlé tandis qu'ils l'enveloppaient et entreprenaient de le digérer —, ces scènes ont disparu de l'esprit de MacReady.

Quand il existe en tant que MacReady, par contre, il *est* MacReady. Ses opinions, ses réminiscences, ses passions intactes.



*

« C'était quoi, ce plan ? demande Hugh, soulevant un drap déchiqueté après qu'ils ont fini.

- Un très bon, visiblement ! répond MacReady qui rigole, nu.
- Honnêtement, je ne me souviens pas qu'on ait foutu ce bordel.
- Moi non plus. »

Il n'y a ni sang, ni tissu corporel. Pas-MacReady l'aspire et l'absorbe ; il le transforme, tout comme il a transformé la viande qui était Hugh sitôt qu'ils se sont retrouvés seuls dans la chambre de ce dernier et qu'il a estimé, faute de percevoir une menace, pouvoir sortir sans risque. La lutte a été brève. Au bout de dix-neuf minutes, la métamorphose était finie : MacReady et Hugh, redevenus eux-mêmes pour autant qu'ils sachent, sont tombés dans les bras l'un de l'autre, sur le lit ravagé, en s'arrachant leurs habits.

« C'est quoi, ça ? » demande MacReady. De deux doigts inquiets, il palpe le flanc de son amant. Des taches violettes déparent le torse de statue.

« Ça va avec la sorte de pneumonie qui sévit. La grippe à drogués de l'année.

- Tu n'es pas drogué.
- J'en ai baisé deux ou trois, ces derniers temps. »

MacReady éclate de rire. « Les causes perdues, ça te tient à cœur, décidément...

- La cause pour laquelle je me bats ne l'est pas. » L'autre fronce les sourcils.

« Bien sûr que non. Ce n'est pas ce que je voulais dire. »

Hugh reste muet, disparu dans le traumatisme ancien que MacReady lui a toujours connu et qu'il a tâché d'ignorer dès le premier jour, quand l'autre l'a pris sous son aile à l'âge de dix-neuf ans. Impossible de le nier, désormais, avec leurs jambes nues entrelacées, sa peau d'une pâleur de cadavre à côté du marron chocolaté. Ils ont mené des vies différentes au possible, du fait de leurs enveloppes corporelles. C'est un vaste précipice qui les a toujours séparés et dont l'amour n'a jamais pu relier les parois.

Beaucoup, beaucoup d'hommes à McMurdo portaient la barbe. L'hiver, se disait-il au début, l'hiver éternel de l'Antarctique et le besoin de garder son visage au chaud. Sauf que la chaleur, dans la base, ne posait guère problème. On maintenait une douce température de vingt-cinq degrés dans leur garenne de huttes rectangulaire. D'où les énormes réserves



de fioul. À part la sortie occasionnelle pour mener des recherches — et MacReady n'avait jamais bien compris ce que les savants savantaient là-bas, vu qu'ils n'avaient pas l'air de faire grand-chose —, les gars de McMurdo restaient vachement calfeutrés.

Pour avoir chaud ? Non, donc.

La barbe, c'était un camouflage. Un déguisement. Seuls Blair et Garry, tous deux trop âgés pour devoir apparaître autres que ce qu'ils étaient, s'en passaient, de même que Childs qui s'y refusait.

Il frissonna. Souvenirs, souvenirs. Son attitude de dur, le cowboy qu'il devenait dans une situation ambiguë. Pareil en maison de redressement, puis en taule. Pareil au Vietnam. Rude, méchant, macho. Le mec qui buvait sec et détestait les nanas. Pédé ? Allons bon. Il cachait des tas de trucs, les enfouissait ; si les hommes avaient su ce qu'il était, il aurait couru un danger. En découvrant qu'il n'était pas des leurs, ils auraient voulu le détruire.

Chacun avait ses raisons de choisir McMurdo. De choisir une vie sans femmes. Au dîner, MacReady étudiait ces faces barbues et se demandait combien étaient comme lui sous la façade masculine qu'ils arboraient, mais, comme lui encore, avaient peur de révéler leur moi véritable.

Childs n'avait pas eu peur. Et l'avait percé à jour.

Fermant les yeux pour chasser McMurdo, il se mordit les lèvres. Tout faire pour éviter de songer à ce qui s'était passé là-bas. Enfin, comment se pouvait-il qu'il n'en garde aucun souvenir ? Sa meilleure théorie : une attaque soviétique. Un gaz psychoactif, placé dans le système de ventilation par un agent double (Nauls, obligé), qui avait causé des crises de panique catastrophiques et une pyromanie homicide, dont seuls Childs et lui avaient réchappé indemnes, après quoi ils s'étaient assis dans la neige pour mourir... Tout ceci, bien sûr, ne faisait qu'accroître sa peur, car si cette insanité se révélait la seule logique qu'il pouvait échafauder, lui dont l'imagination n'avait jamais été le point fort, alors la vraie raison devait être aussi démentielle, quoique différente.

Pas-MacReady possède un talent supérieur pour évaluer les menaces externes. Il reste enfoui quand MacReady n'est pas seul ou se trouve au milieu d'une foule, voire quand il est seul mais potentiellement vulnérable. Une fois, à quatre heures du matin, alors qu'il occupait le bus de la 145^e Rue avec la petite dame au volant, Pas-MacReady aurait pu émerger et s'emparer d'elle. Mais il savait, d'une manière ou d'une autre — en évaluant par allez savoir quel procédé impliquant les phéromones ou les signaux optiques —, qu'il risquait de se dévoiler ; le risque existait



qu'un témoin assiste à la scène par les vitres teintées, ou que le pied de la conductrice, dans les spasmes de l'agonie, écrase le frein et projette l'autobus contre un obstacle quelconque.

Défiée, menacée, la chose risquait d'émerger. Mais il n'y a personne ici pour la défier. Nul ne soupçonne sa présence, pas même MacReady, qui ne souffre pour sa part que des angoisses les plus basiques et les plus irrationnelles. Des fragments protéiformes : aperçus cauchemardesques, bruits épouvantables. Du feedback, suintant de ce qui se cache en lui.

« C'est le cinquième immeuble incendié cette semaine », dit le black à l'accent hispanique. MacReady voit ses mains, l'effort qu'il exerce pour les empêcher de trembler. Sa rage contagieuse. « Vingt familles à la rue. Les flics s'en foutent. Ils savent que c'est le proprio. C'est toujours le proprio. La compagnie d'assurance va peut-être faire du raffut, mais, au pire, le mec écoperà d'une plainte au civil. D'une amende. Cette merde, c'est du terrorisme, et il faudrait les passer à la chaise électrique, ces enculés. »

Tout le monde acquiesce. Onze personnes dans le cercle, toutes blacks, à part MacReady et une vieille dame blanche. Toutes des hommes, à part elle et une noire trapue à l'afro disproportionnée.

« Ce n'est pas du terrorisme quand ils nous le font à nous, relève-t-elle. Juste le cours des choses. »

La réunion s'achève. On boit du café, on fume des clopes. Nul ne paraît pressé de ressortir. Il s'agit d'un groupe de soutien, surtout des Black Panthers qui ont survécu à deux décennies de tentatives du FBI de les exterminer, mais aussi des gens plus âgés : des syndicalistes, des communistes, un pasteur monté du Sud à l'époque où le Mouvement semblait promis à se répandre partout, à changer tout.

MacReady se demande combien sont des flics. Trois, à son avis, sans qu'aucun d'eux ait éveillé ses soupçons. Mais il connaît l'adversaire, il sait les ressources incroyables que le gouvernement a convoquées à leur rencontre ces quarante dernières années. Les infiltrés restent isolés, s'immergent dans leur vie mensongère, rendent compte à un responsable unique qu'ils ne verront peut-être jamais.

Hugh s'approche et lui tend deux cookies.

« Tu es sûr que c'est une bonne idée ? dit MacReady. Ils vont riposter, et sans prendre de gants. Ça va empirer. »

L'autre fronce les sourcils. « Tu es libre de nous aider ou non, à toi de choisir... mais ce n'est pas toi qui décides du programme. On sait à quoi on s'expose, bien mieux que toi. On connaît les conséquences. »



MacReady, qui a mangé un cookie, brandit l'autre afin de l'inspecter. Des ersatz d'Oreo, ce qu'il n'aurait pas deviné au goût. La forme est différente, le sceau sur l'extérieur du chocolat très marqué.

« Je comprendrais que tu aies la trouille, dit Hugh avec plus de douceur. – Évidemment que j'ai la trouille, bordel ! » Il éclate de rire. « Pour ne pas avoir peur de ce qu'on s'apprête à faire, il faudrait être, bah... un dingo, un taré, ou un putain d'alien déguisé en être humain ! »

L'autre s'esclaffe. Son rire devient une quinte de toux qui s'éternise.

Deux clandestins s'identifieraient-ils comme tels si leurs regards se croisaient au sein du cercle ? Dévisager l'un ou l'une de leurs semblables mettrait-il cette parenté au jour ? Et si c'étaient tous des flics en civil jouant les activistes afin d'arrêter les vrais, que se passerait-il ? S'en rendraient-ils compte, renonceraient-ils à leur couverture, révéleraient-ils leur véritable nature ? Ou poursuivraient-ils leur subterfuge dans l'attente d'instructions venues d'en haut ? MacReady savait que les infiltrés ne prenaient jamais de décision ; ils n'agissaient jamais. Ils faisaient remonter leurs informations que leurs supérieurs utilisaient à leur gré. À supposer donc que des policiers clandestins travaillent au sein d'un même groupe, comment sauraient-ils quand mettre un terme à leur opération ?

MacReady sait que quelque chose ne va pas. Il le voit du coin de l'œil ; il entend ses échos dans le lointain. Du temps disparaît ; des dégâts surviennent.

Il s'estime fou à lier. D'après lui, pendant ses absences, il commet des crimes horribles dont il cache ensuite toutes les preuves. Ça expliquerait ce qu'il s'est passé à McMurdo. De façon terrifiante, cette explication le séduit. Savoir qu'il a tué ses amis puis dynamité la base l'effraierait moins que l'abysse du temps perdu, le vague souvenir des ondulations d'une créature inhumaine, les flashes sanglants et les cris qui font désormais intrusion dans ses journées.

Il loue un chalet. Dans le nord de l'État, ouvert aux quatre vents, bon marché, à quinze bornes du voisin le plus proche. La vieille femme au visage fermé, sa propriétaire, vient le récupérer devant la gare dans un pick-up garni de sac de provisions : tout ce qu'il a demandé.

« Il n'y a pas de voiture, dit-elle tandis qu'ils traversent la petite ville. Pas même un vélo. Ni le téléphone. Si vous avez un souci, vous n'aurez aucun moyen de partir en vitesse. »

Il se demande à quoi les gens auxquels elle loue ce chalet d'habitude l'utilisent ; il décide qu'il ne veut pas le savoir.

« Laissez-moi ici, indique-t-il à l'orée de la ville.



– Vous êtes maboul ? Vous allez mettre deux heures à vous taper le chemin à pied. Au moins.

– Je vous ai demandé de vous arrêter », dit-il d'une voix plus dure. Si la vieille continue, qu'elle échappe aux regards scrutateurs et donc protecteurs des passants, qu'elle atteint le prochain virage au grand maximum, l'hôte de MacReady risque d'émerger : d'une manière ou d'une autre, la chose démente qu'il abrite a pleinement conscience des détails qui la servent.

« Je vous souhaite bien du plaisir à transbahuter ces deux gros sacs de commission jusque là-haut, dit-elle alors qu'il descend du véhicule. Trouduc.

– Retrouvez-moi ici dans une semaine. À la même heure.

– Vous devez être témoin de Jéhovah, ma parole. »

Le départ de la vieille le soulage.

Les deux premiers jours s'écoulent dans un flou agréable. Il lit des livres, se masturbe de temps à autre en parcourant un poche mal imprimé de récits érotiques gays que Hugh lui a prêté. Il ne ressent qu'un symptôme : la faim omniprésente en arrière-plan. MacReady a beau s'empiffrer, il n'arrive pas à se rassasier.

Ensuite : un trou.

Il reprend conscience agenouillé sur la terre glaciale en pleine nuit, derrière un bar.

« Merci, mec », dit le routier barbu debout au-dessus de lui en remettant sa chemise, ébahi de la voir soudain criblée de trous bordés de ce qui paraît être des brûlures chimiques. « J'en avais besoin. »

Il s'éloigne à grands pas.

MacReady s'accroupit. S'adosse au mur du bâtiment.

Qu'est-ce que je lui ai fait ? Il a l'air indemne. Mais j'ai fait quelque chose. Un truc horrible.

Il se demande comment il a pu venir ici. À pied ? En autostop ? Et comment il va rentrer, bordel !

Le soir de son retour, le téléphone sonne. Assis sur son escalier de secours, il contemple la ville et, sans conviction, envisage de se jeter dans le vide. Dans sa tête, les mots de Hugh résonnent. *Tu es libre de nous aider ou non.* Il ignore encore dans quel sens il va pencher.

Il décroche.

« Mac », dit la voix profonde, reconnaissable entre toutes.

« Childs.



– J’ai déjà essayé de te joindre. » À l’autre bout du fil, des coups de klaxon. Childs habite Detroit, s’il se souvient bien, ou Minneapolis, peut-être.

« Je n’étais pas là. J’ai dû quitter la ville, me vider la tête.

– Toi aussi, alors ? »

S’apercevant qu’il retenait sa respiration, MacReady la relâche. « Pareil pour toi ?

– Ouais.

– Putain, mec, qu’est-ce qui se passe, bordel ? »

Childs lâche un petit rire. « J’espérais que tu le saurais. Je me demande pourquoi. Pas comme si j’ignorais que t’es con comme la lune. »

Pris de désir, MacReady sent sa gorge se serrer, mais il se retrouve mal à l’aise dans son corps, soudain. Comment croire qu’il souffre d’une maladie mentale, aussi folle qu’il l’imagine, si Childs a la même ? Il y a un truc qui cloche ; son esprit le rejette alors que son corps le connaît déjà. « Tu as été voir un toubib ?

– Essayé. J’ai fait la moitié du trajet en bagnole et voilà que je me retrouve chez moi. » Un bruit de sirène augmente avant de décroître, à Detroit ou Minneapolis.

MacReady étudie son reflet dans la vitre où les lumières de sa chambre rebondissent contre l’obscurité. « Qu’est-ce qu’on est ? murmure-t-il.

– Damnés, répond Childs. Remarque, on le savait déjà. »

Le sac de toile porte l’inscription *Astoria Little League* et un écusson sur lequel deux battes de baseball se croisent. Les manches sales d’un blaser bleu électrique débordent. Il n’y a rien de plus inoffensif, de plus normal. En voyant ce bagage, personne ne le trouvera suspect. La bombe est bien planquée : le petit paquet d’explosifs cousu dans le pantalon de survêt, la minuterie lancée. L’heure inconnue approche, ainsi que les retombées imprévisibles.

« Jimmy », dit son père qui le broie dans son étreinte. Sa barbe effleure le cou de MacReady, aussi ferme et abrasive que son amour.

Immense, il fait paraître minuscule la table encombrée de la cuisine. Des oncles rôdent à l’arrière-plan. Les cigares et le whisky alourdissent l’atmosphère. Où sont les épouses, les tantes ? MacReady s’est toujours posé cette question en ces dimanches virils.

« Ils m’ont raconté que ce petit con était mort ! lance son père.

– Difficile de tuer l’un des nôtres », répond quelqu’un. Il y a onze hommes dans la petite maison. Une masse, comme toujours.



Là, son père marque une pause. Il fronce les sourcils. Seul MacReady le voit, seul lui le connaît au point de soupçonner le sens de ce froncement de sourcils : il a découvert un truc sur la mortalité de son fils. Un truc qui le chiffonne. Et dont il estime qu'il doit l'épargner à sa famille.

« De la folie, d'aller là-bas. » Le père a déjà renoué avec ce positivisme inébranlable dont son fils manque et qu'il lui envie. « Je ne mettrais pas cinq minutes à perdre la boule en Alaska.

– En Antarctique, rigole MacReady.

– Là-bas aussi ! »

Ici, chez lui, à l'abri, parmi ses amis, l'immigrant émerge. Né de récents arrivants d'Irlande, son père n'a jamais mis les pieds au pays, qui transparaît pourtant dans sa façon de parler, le vague roulement gaélique des consonnes qu'il retient quand il conduit sa rame de métro, mais qu'il libère le week-end. La personne qu'on entend, c'est le grand-père paternel, poivrot magnifique que la famille a fait venir sitôt établie, un colosse qui a projeté une ombre immense sur l'enfance de MacReady et qui, à sa mort, a emporté un pan crucial de son fils. Le petit-fils, pour sa part, se demande quelle empreinte il porte de son père, dans quelle proportion ce dernier l'a façonné et quelle terrible créature il deviendra après son décès.

Dans la pièce adjacente, un oncle se plaint d'une audition du Congrès à venir sur la violence policière envers les noirs, de la meute de journalistes qui asticote ses flics de terrain. Il emploie des injures pour décrire les gens sur lesquels il fait régner l'ordre à Brooklyn ; tout le monde rigole. Y compris son père. MacReady se retire discrètement à l'étage. Où, en son for intérieur, il déplore la haine humaine — le fait que ces gens merveilleux, qu'il aime tant, abritent un tombereau de monstruosité.

Dans la salle de bains, devant la cuvette des WC où il a appris à pisser, il remarque des lésions violettes sur la peau de son ventre.

Minuit trouve MacReady à mi-chemin du pont George Washington. L'énorme géant grogne et gémit dans le vent et la circulation incessante. Le lieu préféré pour les suicides à New York. Il ne se rappelle plus d'où il tient ce détail qui le reconforte. À califourchon sur le garde-fou, le regard braqué sur l'eau noire et profonde, il prend le temps de respirer.

Un sifflet retentit, loin en contrebas. Lorsqu'il essaie de voir le train, le vent lui pique les yeux. Il aperçoit la chaude lueur des wagons ; il imagine les passagers nocturnes qui, calés dans leurs sièges, somnolent, lisent ou bien lèvent un regard émerveillé vers les lumières du pont. Vers lui.



En MacReady, il manque quelque chose. Il n'arrive pas à savoir quoi. Ni depuis quand ça a commencé. À McMurdo ? Possible, quoique peu probable. Quelque chose l'a attiré là-bas, après tout. L'argent, mais pas seulement. Il voulait fuir le monde des humains, où il n'en pouvait plus de se battre ; il devait s'en abstraire. Ce qu'il y avait en lui, ce qui, déjà, se modifiait, McMurdo l'a nourri.

Il essaie de mettre le doigt sur ce qui lui manque ; ce qui lui apparaît, c'est un sentiment qu'il éprouvait souvent jadis. C'est en vain qu'il tente de se souvenir de la dernière fois — même s'il s'en rappelle bien d'autres, antérieures : la sortie de son premier concert ; l'air glacial de novembre avalé à pleines goulées en sachant que toutes les étoiles du ciel lui appartenaient ; le bus au retour des matchs de baseball, du temps où les Majors avaient encore une chance de devenir une grande équipe ; le premier garçon qu'il a suivi sur le quai de l'Hudson. Un mélange de calme et de frénésie, de repos et d'énergie. Comme s'il avait accroché, brièvement, un truc puissant, primitif, presque sacré, lié au cours des choses et lancé sur une voie à lui seul destinée. Des instants toujours rares — la vie travaillait dur pour s'interposer entre sa voie et lui —, et à présent inexistantes.

MacReady est un monstre. Il le sait, maintenant. Childs aussi en est un. Et d'autres, innombrables, comme Hugh, auquel il a fait un truc affreux, aussi involontairement qu'il ait agi. Les détails de sa métamorphose ? Il n'en a aucune idée, non plus que de sa nature, ni de la méthode, ni de la raison, mais aucun doute ne subsiste.

Peut-être qu'autrefois il aurait été assez fort. Peut-être qu'un autre MacReady aurait eu le courage de sauter. Celui-ci n'a aucun motif de le faire. Ce MacReady-ci remet pied à terre du bon côté de la rambarde ; il retrouve la terre ferme.

MacReady gravit les marches du commissariat en tâchant de retenir ses larmes. Il sourit, les yeux grands ouverts : un type blanc, inoffensif.

Quand Hugh lui a tendu le sac de toile, de toute évidence, quelque chose clochait. Il avait apparemment perdu vingt kilos. Et tous ses cheveux. Et l'éclat de ses yeux. MacReady avait pour sa part entendu les rumeurs et lu les articles. Le *New York Times* parlait du cancer gay. Les mecs tombaient comme des mouches.

Et ce matin, le coup de fil : Hugh au Harlem Hospital. De sa mère, qui préparait un jambon de Noël sans égal. Quand elle a dit qu'il allait s'en sortir, MacReady a compris qu'elle mentait. Non pas pour l'épargner,



lui, mais pour s'épargner, elle. Pour s'éviter une discussion dont elle était incapable.

Il marque un temps, la main sur la poignée de la porte du commissariat. Pris de panique.

Blair a construit un vaisseau spatial.

L'image lui revient d'un coup, avec l'odeur de l'essence en train de brûler. Une scène à laquelle il a assisté ? Une photo des ruines qu'on lui a montrée ? Une grotte, creusée dans la glace et la neige sous la base McMurdo. Des pièces détachées, prélevées sur l'hélicoptère, les moto-neiges et l'autoneige, assemblées pour donner... un vaisseau spatial. Comment l'a-t-il deviné ? Parce que l'engin était rond et qu'aucun être humain ne savait rien fabriquer de tel. Mais il y a d'autres informations disparues : il les connaissait, et il les a oubliées. D'où lui vient le souvenir, par contre ?

La panique. Se sentir menacé, pris au piège. Ne disposer d'aucune sortie. Voilà ce qui déclenche sa réaction. Comme chez Blair, le biologiste assistant capable de bâtir un engin stellaire. Tout soudain, MacReady se retrouve susceptible de faire appel à des possibilités infinies. Il voit des choses : des étoiles qui le frôlent, des formes qu'il peut adopter, des créatures qu'il peut devenir. Repoussantes, fascinantes. Des êtres dépourvus de système immunitaire à assaillir ; et à la température corporelle si basse qu'un virus ou quelque autre intrus mourrait de l'envahir.

Une seiche contient toute une palette de couleurs, même quand elle s'abstient de les exhiber.

Ses mains, son cou lui semblent raides. Comme essayant d'échapper au reste de lui. Quelqu'un qui regarderait sous ses fringues, à cet instant précis, verrait des bouches en train de s'ouvrir et de se fermer sur son torse.

« Je peux vous aider ? » La policière lui ouvre la porte, et c'est terrible : comme tous les autres alliés blancs souriants qui, toujours à cet instant précis, pénètrent dans les cent cinquante commissariats et centres de commandement de la police de New York, il n'est pas censé se faire remarquer.

« Merci. » Réprimant sa panique, il lui adresse le Sourire du Blanc Sans Peur. Elle le lui rend, rassurée par ce qu'elle voit en lui — mais les apparences sont trompeuses. Il retire son chapeau de cowboy, puis entre dans le bâtiment.

Il ne peut rien à ce qu'il est. Tout ce qu'il peut faire, c'est essayer de minimiser les dégâts, de les compenser au mieux.



*

En attendant au comptoir d'accueil, il s'interroge sur le dénouement. Que se passera-t-il ensuite ? Si tout se déroule au mieux, que les assauts simultanés des commissariats de New York donnent le résultat voulu — le chaos, mais sans effusion de sang —, quel scénario suivra la victoire ? Quel est le plan ? Y a-t-il un plan ? Un responsable du QG secret du Front noir de libération a-t-il tout prévu ? La riposte qui surviendra sera sanglante, malgré tous les efforts consentis pour effectuer une frappe sans victime. Ils continueront de progresser, un individu après l'autre, un cœur après l'autre, un esprit après l'autre, mais ensuite ? Comment sauront-ils qu'ils ont achevé leur travail ? Les changements doivent se traduire par des actes. Que la justice affecte tous les cœurs ne suffit pas. Elle doit s'exprimer. Elle doit s'incarner.

« Un permis pour une fête de quartier ? » demande-t-il au réceptionniste qui lui glisse un formulaire sans le regarder. Partout en ville, des permis de fêtes fictives glissent sur des comptoirs usés promis à l'incinération.

En sortant, il entend le téléphone sonner. L'Appel. Tous les commissariats le reçoivent. Le message ? Évacuez dans les cinq minutes sous peine de mourir dans les flammes en hurlant ; évitez de désamorcer ou de déplacer la bombe qui autrement explosera aussitôt (les organisateurs, qui bluffent, ont jugé, à juste titre, que nul ne relèverait le défi).

Ce soir-là, dans une ville en guerre, il attend debout sur le quai du métro. Saoul, exalté, inquiet. Sa rame arrive. Trop proche de la porte, il entre dès qu'elle s'ouvre et heurte une passagère qui sort. La femme écarquille les yeux et lâche un petit cri d'angoisse. « Pardon », marmonne-t-il en se prenant la barbe d'une main ; il s'en veut de ressembler à un homme qui terrifie une femme. Elle s'enfuit déjà. MacReady fronce les sourcils, puis s'assoit et, enfin, sourit. Il sourit de honte parce qu'il a effrayé quelqu'un, mais aussi de fierté parce qu'il détient un savoir difficile à acquérir et impossible à impartir : la maturité consiste à accepter le genre de monstre qu'on est.

« *Things with Beards* » © Sam J. Miller 2016.

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

© le Béliar' pour la présente traduction.

Traduit de l'anglais (US) par Pierre-Paul Durastanti.

Parution originale dans *Clarkesworld Magazine*, juin 2016.

► Zine

● Fanzine à l'ancienne comme on n'en fait plus, se présentant « à la croisée de la science-fiction et du teen-movie », **H²** est la création d'un sympathique duo d'étudiantes en cinéma, Fanny Mermet et Mélanie Hutin. Deux numéros sont parus, chacun s'articulant autour d'un volet fictions, d'une partie actu et d'une thématique globale — la dystopie pour le premier opus, l'écologie pour le deuxième. Dommage que les nouvelles soient médiocres (les deux récits au sommaire du n° 2 ont au moins le mérite de raconter une histoire). Heureusement, la partie dossier/actu, nourrie de critiques (films et bouquins), de même que de comptes rendus de festivals, est bien plus convaincante, et l'ensemble inspire la sympathie. Gageons que le numéro 3, qui aura pour thème la machine, poursuivra sur cette lancée. On se rencarde, on commande (5 € l'exemplaire) et on soutient par ici : < <https://www.facebook.com/H2fanzine/> >



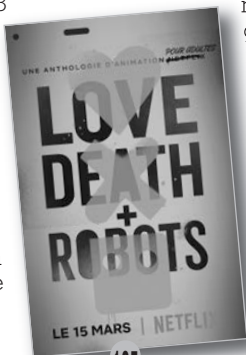
poignée d'inconnus (Scorsese, Dante, Eastwood, Hooper ou encore Zemeckis, sans oublier Spielberg lui-même). Il y eut également, quelques années plus tard, sur HBO (entre 1989 et 1996), les 93 épisodes des *Tales from the Crypt*, d'après

la BD de Gaines et Feldstein, et sa cohorte de guest stars (acteurs — Demi Moore, Brad Pitt, Joe Pesci, Michael J. Fox ou encore Dan Aykroyd par exemple —, mais aussi réalisateurs — Michael J. Fox, encore, Tom Hanks (qui apparaît aussi dans un épisode), William Friedkin ou Walter Hill). Certes. Mais on reste très loin de l'actuel intérêt que paraissent

aujourd'hui porter les producteurs anglo-saxons au format anthologique. Les quatre saisons de la très eganienne *Black Mirror*, inégale mais globalement remarquable série anglaise signée Charlie Brooker, ont fait sortir le génie de sa bouteille (une 5^e saison est annoncée). On pense aux *Philip K. Dick's Electric Dreams* dont chacun des dix épisodes est l'adaptation d'une nouvelle de l'auteur d'**Ubik** (une chouette idée pour un résultat médiocre). Mais aussi, surtout, à *Love, Death & Robots*, soit 18 épisodes animés, sous la houlette de Tim *Deadpool* Miller et David *Fight Club* Fincher, pour le compte de Netflix, tous adaptés de nouvelles (plutôt SF mais pas que) signées Peter F Hamilton, John Scalzi, Joe Lansdale, Ken Liu, Alastair Reynolds ou encore l'excellent Michael Swanwick (entre autres). Là encore, une vraie anthologie, au résultat qualitativement aussi varié que les traitements graphiques proposés, mais qui reste assez enthousiasmante. Le tout sans oublier le nouveau *reboot* de *The Twilight Zone*, avec Jordan Peele en Monsieur Loyal, en cours de diffusion sur CBS quand vous lirez ces lignes. Un tsunami, en somme, dont on espère qu'il contribuera à replacer la forme courte à sa véritable place : en plein cœur des littératures de genre...

► Anthologies animées

● La *Bifrosty* est le pays de la nouvelle et du format court, c'est l'évidence. Aussi regardait-on avec un œil plus qu'intéressé ce qu'il se passe du côté des **séries anthologiques télévisées**. Or il semble bien qu'après le temps des vaches maigres soit venu celui de la profusion. Bien sûr, on se souvient du cultissime *Twilight Zone/Quatrième Dimension* de « papy » Rod Serling (138 épisodes sur CBS entre 1959 et 1964) et ses diverses séquelles plus ou moins réussies. Il y eut aussi, entre 1985 et 1987, les *Amazing Stories (Histoires fantastiques)*, dans son titre VF stupide) de Steven Spielberg, hommage au pulp de Gernsback décliné en 45 épisodes pour l'essentiels écrits par Spielberg, mais aussi Richard Matheson ou Jack Finney, et réalisés par une



This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béal' Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint-Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Pierre-Paul DURASTANTI, Olivier GIRARD et Erwann PERCHOC

Ont collaboré à ce numéro :

Maëlle Alan, Apophis, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Arnaud Brunet, John W. Campbell, Pierre Charrel, Thomas Day, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Frasier, Nicolas Fructus, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Alain Glatigny, Karine Gobled, Éric Jentile, Olivier Jubo, Frédéric Landragin, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Quarante-Deux, Laurent Queyssi, Feyd Rautha, Michael Rheyss, Nicolas Sarter, Alain Sprauel, Theodore Sturgeon, Francis Valéry, Cid Vicious.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

*À ceux qui sont venus voir à quoi on ressemble en vrai au salon Livre Paris 2019 (c'est toujours bonnard), et à Maëlle Allan, qui nous a sacrément aidés sur ledit salon ; à Luc Gendre, qui nous a envoyé du chocolat (ça aussi c'est bonnard) ; à Tarik Messelmi, qui nous a envoyé du whisky breton (avec le chocolat, c'est bien !) ; à Larry Cohen, parce que *Les Envahisseurs*, évidemment ; au *sense of wonder*, le seul vrai moteur ; à Guy Costes et Joseph Altairac, qui ont fait le nécessaire avec *Rétrofrictions* ; à Antoine Vallet, de l'imprimerie Laballery, qu'on sollicite sans cesse et qui est toujours dispo (désolé) ; à la Fraise et au Gady, des piliers ; à Pierrot, bien sûr ; au Highway to Hell d'AC/DC, sur lequel sont rédigées ces lignes ; à Quarante-Deux, pour les images et un tas d'autres trucs, comme toujours ; aux nuits courtes (et chaudes) ; au vibrato ; à la magie ; à la lumière ; à Mathias Échenay, le roi des boulets ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par la nécessité du lien.*

Dépôt légal : avril 2019

Commission paritaire 0520K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-91-9

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (une pluie d'or, ni plus ni moins...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béal' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait que huit célèbres distilleries écossaises (dont Cardhu, Oban, Talisker et Lagavulin) proposent chacune une bouteille à tirage limité associée à une maison de Game of Thrones...

